

La réalité coloniale dans Batouala de René Maran

Najoua Hamad El Fakhri : Université de Benghazi

Fakhrinajoua@gmail.com

Résumé

Dans cet article, nous examinons l'image de la colonisation française en Afrique en se basant sur le roman "Batouala" de l'écrivain René Maran. En menant cette étude, nous cherchons à mettre en évidence la perspective de l'écrivain René Maran, basée sur son expérience dans l'administration coloniale dans de nombreuses colonies africaines, en particulier celle de l'Ouangui-Chari., sur la politique coloniale adoptée par les Français en Afrique et Quelle a été sa réflexion ? À la vie sociale, économique et politique des habitants de l'Oubangui-Chari, ce pays connu aujourd'hui en Afrique centrale, depuis le début de la colonisation française jusqu'aux années vingt, à l'époque du roman Batouala.

Mots clés : Batouala, Oubangui-Chari, l'Afrique équatoriale française, Colonisation, Blancs

Introduction

Cet article traite de l'étude de la réalité coloniale en Afrique à l'époque de la colonisation française, telle qu'elle est abordée dans le roman « Batouala » de l'écrivain René Maran, célèbre pour être le premier Africain à avoir reçu le Prix Goncourt en 1921. Les œuvres littéraires au début de cette période coloniale, écrites principalement par des exploitants et des missionnaires français, se caractérisent par une visée exotique qui présente une vision déformée de la vie quotidienne des Africains. Selon

[János Riesz](#) "*le regard des auteurs est faussé par l'idéologie et le système coloniaux*", dépeignant "*les Africains comme des subalternes vulgaires*" et les Blancs comme des personnages incarnant "*l'énergie, l'intelligence et la générosité de l'Europe*" ([János Riesz](#): p.107)

Ces écrits coloniaux n'ont pas abordé les maux de la colonisation ni décrit la réalité humaine, historique et politique vécue par les colonisés. Ils ont plutôt servi de propagande pour justifier la mission civilisatrice à travers laquelle la France légitimait sa colonisation de l'Afrique .

Au contraire des œuvres coloniales, « Batouala », roman de l'écrivain René Maran publié en 1921, représente la véritable naissance d'une littérature africaine. Il est considéré comme le premier roman noir écrit par un Antillais d'origine africaine. Le titre du roman est éponyme du personnage principal, Batouala, le chef du village. Le sous-titre "*Véritable roman nègre*", souligné par Maran, atteste d'une vision africaine de la vie des Noirs et de l'authenticité des faits et événements racontés, comme il le cite dans sa préface : « *J'ai mis six ans à y traduire ce que j'avais, là-bas, entendu, à y décrire ce que j'avais vu* » (René Maran ,1921 : p.5) .

René Maran, né en 1887 sur un bateau qui transportait ses parents, esclaves de la Guyane à la Martinique, a passé sa vie entre la France et l'Afrique. Il a résidé une période en Afrique en raison du travail de son père, qui était chef de bureau dans l'administration coloniale. En 1894, Maran est parti en France pour terminer ses études dans un internat à Bordeaux. Il a obtenu son baccalauréat en 1905 et a ensuite poursuivi des études à Paris, où il a publié son premier roman, "Le Beffroi", dans une revue lilloise. En 1909, tout comme son père, il a rejoint les services civils en Afrique équatoriale française, précisément dans l'Oubangui-Chari, où il est resté pendant treize ans. Avant "Batouala", il avait également écrit un recueil de poèmes intitulé "La Maison du Bonheur" en 1912.

Son œuvre "Batouala" se caractérise par une approche réaliste. Les événements du récit se déroulent au village de Grimari, dans le pays Banda de l'Oubangui-Chari. Le personnage principal, Batouala, est le chef du village et un ancien guerrier. Le roman décrit le quotidien de Batouala, qui

reflète la vie du reste du village. La narration avance avec une description détaillée des espaces et des personnages par un narrateur omniscient. Les événements se déroulent dans le monde traditionnel africain, notamment lors de la fête des Ga'nzas, marquée par des chants, des danses et des chasses. C'est durant l'une de ces chasses que Batouala est gravement blessé par une panthère et meurt tragiquement à la fin du roman.

Le fait de lire ce roman nous donnera une vision des aspects de la vie africaine durant la colonisation française, en particulier vis-à-vis des colons (les Français). Notre démarche proposera, dans les pages qui vont suivre, une analyse thématique répondant à des questions telles que : comment René Maran a-t-il développé son sujet de question coloniale dans "Batouala" ? Quelles sont exactement les images qui illustrent l'injustice des Blancs ? À quel point l'écrivain a-t-il réussi à enregistrer son expérience dans les colonies ? Quelle position Maran choisissait-il en écrivant contre la colonisation ?

Prise de conscience

À la lecture de la préface de Batouala, nous pouvons constater que l'auteur, René Maran, cherche à affirmer l'importance de son acte d'écriture, son engagement envers la nation africaine, ses valeurs, ses droits, et surtout sa volonté d'aborder la question politique des colonies françaises dont il fait lui-même partie. L'écriture de cette œuvre était, selon Maran, "*un devoir*" (ibid : p. 14). Les abus coloniaux que Maran dénonce dans le roman, notamment dès sa préface, se manifestent à travers ses propos audacieux concernant les Français, en particulier les "blancs", et les occidentaux en général. C'est dans ce contexte que l'écrivain s'adresse à ses amis français, les invitant à signaler leurs compatriotes, à considérer la nation noire et à soutenir ceux qui tentent de montrer la vérité.

Dans la préface du roman, l'écrivain condamne le comportement des intellectuels français qui évitent de traiter des thèmes tels que la question coloniale et ses répercussions néfastes sur les populations des colonies, surtout en Afrique .

Il dénonce l'oppression et l'injustice commises par les colons sous prétexte de civiliser l'homme noir, en exécutant les objectifs de la mission civilisatrice de la Troisième République, fondés sur l'idéologie de supériorité de l'Occident et de la race blanche, en opposition à l'infériorité d'autres races. Cette civilisation a ainsi donné le droit à l'homme blanc de coloniser d'autres peuples, que les colonisateurs caractérisaient de sauvages, et de les exploiter sur tous les plans : économique, politique et même culturel. Les propos de Maran s'adressent donc directement au gouvernement colonial de la métropole» : *Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents. Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes* » (ibid: p. 7).

Il nous a informés qu'à travers « Batouala », il tente de repérer et de traiter toutes les applications agressives de l'administration coloniale française, exercées comme une politique violente et inhumaine afin de diriger les pays colonisés sous le prétexte d'un "*euphémisme d'errements*" (ibid: p. 10). Cette politique est souvent dissimulée et peu abordée dans les journaux.

Situation historique et politique

Le contact entre l'Afrique et l'Europe a commencé tôt après la découverte de l'Amérique. Les nouveaux expéditeurs avaient besoin de main-d'œuvre dans ces terres : ils ont eu recours à l'esclavage en recrutant des Noirs pour leur service dès 1550 .

La représentation européenne s'est d'abord composée de missionnaires chrétiens et d'explorateurs. Mais la véritable conquête a atteint son apogée à la fin du XIXe siècle, surtout par le biais d'entreprises et de compagnies d'exploitation. Dès le début du XIXe siècle, au moment de l'essor de la révolution industrielle en Europe, celle-ci avait besoin de matières premières, dont l'Afrique représentait la source essentielle.

Les voyageurs européens sont arrivés en Afrique pour découvrir ces territoires, considérés comme proches géographiquement, et pour explorer les chances et opportunités économiques qui pouvaient servir l'économie des grands empires de l'époque, tels que l'Empire britannique et l'Empire français. Ils ont découvert une terre riche en ressources naturelles à exploiter, qu'elles soient minières ou agricoles. Les puissances occidentales ont alors organisé la célèbre conférence de Berlin, dont les résultats ont abouti au partage du continent africain entre elles. Ainsi, la France a obtenu sa part, comprenant l'Oubangui-Chari (l'actuelle République centrafricaine), qui est devenue une colonie française en 1905 et a été intégrée à l'Afrique équatoriale française. (Joseph Ki-Zerbo : p.205-207)

L'écrivain René Maran, d'origine afro-guyanaise, nous présente d'abord l'espace géographique de son pays à travers la description de ses frontières et de ses ressources naturelles, comme le fait le narrateur-auteur dans son œuvre. Il déclare: « *Ce roman se déroule en Oubangui-Chari, l'une des quatre colonies relevant du Gouvernement Général de l'Afrique Équatoriale Française. Limitée au sud par l'Oubangui, à l'est par la ligne de partage des eaux Congo-Nil, au nord et à l'ouest par celle du Congo et du Chari, cette colonie, comme toutes les colonies du groupe, est partagée en circonscriptions et en subdivisions. La circonscription est une entité administrative. Elle correspond à un département ; les subdivisions en sont les sous-préfectures.* » (Maran 1921 : p. 10)

Batouala, le héros du roman, est le chef du village qui se souvient des jours d'avant l'arrivée des blancs et de la vie heureuse qu'il menait. Pour Batouala, c'était le bon temps. Cependant, avec la parution des « *maudits blancs* » (le début de la colonisation), l'écrivain-narrateur renforce le point de vue de ses personnages, surtout celui de Batouala: « *Batouala avait mille fois raison. On vivait heureux, jadis, avant la venue des « boundjous ». Travailler peu, et pour soi, manger, boire et dormir [...] À présent, les nègres n'étaient plus que des esclaves.* » (ibid : p.94)

Après l'arrivée des blancs, les tribus bandas étaient constamment obligées de quitter leur lieu de vie dans l'espoir de vivre en paix, loin des colons: « *C'est alors que, la mort dans l'âme, découragés, fatigués, désespérés – nous avons perdu tant de nos frères au cours de nos migrations belliqueuses.* » (ibid : p. 89)

Situation économique

La vie des Noirs est devenue souffrante et triste dès l'arrivée des Blancs, selon le roman. La situation économique représente un des aspects de la souffrance des Africains sous la colonisation française. Dans le premier chapitre, Maran aborde les phénomènes sociaux et économiques de l'époque coloniale : la spoliation des meilleures terres, la fraude, le travail forcé, le mépris et l'humiliation, ainsi que les sévices corporels. De plus, des compagnies se sont installées sur le territoire africain pour exploiter les matières premières qui caractérisent la richesse de l'Afrique. René Maran était parmi les premiers écrivains et journalistes à attirer l'attention sur les exactions des compagnies en Afrique occidentale (AOF) et en Afrique équatoriale (AEF) dans l'exploitation du bois, du caoutchouc, et la construction des voies ferrées. Les Africains étaient recrutés pour le travail forcé, qui s'étendait de 15 à 30 jours de travail, notamment pour la construction de routes et de voies ferrées ou pour le portage. Ainsi, les Africains ont été contraints de travailler dans des conditions pénibles qui ne respectaient pas leur humanité. Le personnage principal du roman explique cette exploitation ainsi : " *Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes ? Même pas. Un chien ? Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas*" (ibid :p.94)

L'impôt imposé par les Français dans leurs colonies en Afrique est un phénomène que l'écrivain met en évidence dans son roman. L'impôt de capitation était un système fiscal instauré par les autorités coloniales, destiné à financer l'administration et l'exploitation des territoires. Il arrive même que « *de malheureux nègres aient été obligés de vendre leurs femmes à un prix variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs pièce pour payer leur impôt de capitation* » (ibid : p. 9).

Situation sociale

La différenciation de la réalité sociale entre les colonisés et les colonisateurs a engendré des sentiments négatifs entre ces deux groupes. La vie opprimée des Africains sous le joug des colons français, souvent désignés par les termes "*les frandje*" ou "*les boundjous*" dans le langage des Noirs, se manifeste également dans les relations entre les Noirs et les administrateurs du gouvernement colonial. Ces derniers sont représentés par des personnages tels que le commandant et le gouverneur, ainsi que par les colons blancs en général.

En fait, le mauvais traitement atteint même les femmes et les personnes âgées. Le nombre des habitants a diminué en raison soit de la mort et de « *la maladie qui s'installe chez eux, la famine les envahit et leur nombre diminue* » (ibid : p.12), soit des migrations causées par les oppressions exercées par les colons. Dans le roman, il est possible de constater à plusieurs reprises que les colonisateurs n'aiment pas leurs colonisés : « *ils nous méprisent et nous détestent [...] Ils ne nous aiment pas. Ils ne sont venus chez nous que pour nous faire crever* » (ibid : p.92).

Même dans la scène où le commandant s'adresse à Batouala, il utilise des insultes et des expressions qui incarnent la violence verbale, souvent liée à la violence physique : « *il m'empoigna par les épaules [...] idiot, bougre d'imbécile, enfant de macaque [...] que ces nègres sont abrutis* » (ibid p.83).

Cette violence atteint également les adjoints locaux, tel est le cas du milicien dans ces scènes : « *Comme le milicien, un peu surpris de la disproportion qu'il y avait entre la faute et le châtement, apportait quelque lenteur à exécuter l'ordre reçu, le « commandant » s'empara d'une bouteille vide et, fou de colère, la lança à toute volée dans la direction du « geignant de douleur, comme une masse tourougou », qui atteignit à la tête et croula sur le sol* » (ibid : p. 91).

René Maran témoigne, lui aussi dans son journal, de la réalité des fonctions des administrateurs coloniaux. Il dit que « *fonctionnaire colonial, ce métier pourrait être si beau, si noble ! Hélas ! La colonisation est une déesse dure et cruelle qui ne se paie pas des mots. [...] Elle nous a appris à être injustes. Pour elle, il nous a fallu jeter en prison des femmes qui allaitaient leurs enfants. Ainsi, on forçait le mari de ces malheureuses à regagner le village qu'ils avaient fui au moment des rafles. [...] La force primant le droit : c'est ça la colonisation, c'est ça la civilisation !* » (Maran, 1947 : p.178).

Même les enfants des Blancs nés de femmes noires, les "*boundjouvoukos*", l'écrivain leur attribue les mêmes défauts que ceux des Blancs : ils sont "pleins de haine, suintant l'envie, excrétés de tous, pourris de défauts, malfaisants et paresseux" (Maran, 1921: p. 91).

Les femmes françaises ont été l'objet de critiques, Maran les qualifiant d'hypocrites et de "*vénales*". Il ironise sur leur exigence d'être respectées : « *Aussi faciles que les femmes noires, mais plus hypocrites et plus vénales [...] À quoi bon insister là-dessus ! Le comble est qu'elles exigeaient qu'on les respectât* » (ibid : p. 95).

L'auteur-narrateur intervient à nouveau pour souligner que les pauvres noirs n'avaient pas seulement la mort pour échapper à leur souffrance, qui était comme un "refuge". Il décrit un état idéal où: « *Le travail y est aboli. Plus d'impôt à payer ni de sandoukous à porter. Les sévices, les prestations, la chicotte ? Nini ! mata ! Une tranquillité absolue, une paix illimitée*» (ibid : p. 112).

Autre refuge auquel les Noirs avaient pensé, il y a ceux qui souhaitent la défaite de la France, et d'autres qui voient dans les deux adversaires, "*frandjés*" et "*zalémans*" (les Français et les Allemands), la même image des "*boundjous*". C'est pour cela que le vieux père de Batouala déclare qu'ils doivent être assimilés aux puissances coloniales et ne rien faire, car "au demeurant, tel n'évite un clan de bœufs sauvages que pour tomber sur une panthère à l'affût" (ibid : p. 86).L'écrivain nous fait aussi entendre la voix des indigènes et leur propre vision sur la Première Guerre mondiale,

particulièrement puisque cette œuvre a été écrite au début de ce conflit. Le roman traite de la participation des colonies dans le conflit mondial et montre comment la France a recruté des indigènes africains dans les troupes coloniales par la conscription pour défendre la métropole. Les Français ont différencié entre les soldats noirs et blancs. Les tirailleurs sénégalais, réputés pour leur courage, ont été préférés comme guerriers de premier rang. Voici comment Maran regrette la perte des tirailleurs sénégalais tués au front : « *Or ne voilà-t-il pas qu'on forçait les nègres à participer à la sauvagerie des blancs, à aller se faire tuer pour eux, en des palabres lointaines ! Et ceux qui protestaient, on leur passait la corde au cou, on les chicottait, on les jetait en prison ! Marche, sale nègre ! Marche, et crève* » *ibid* p. 182).

Les Africains étaient victimes d'une mentalité occidentale fondée sur l'idée de "théière", c'est-à-dire la supériorité de la race blanche sur les autres races, notamment les Noirs (Albert Savrat, 1931). Cette idéologie dépeint les Noirs comme sauvages, ignorants et animaliers. Ce racisme agressif des colons est abordé dans le roman et se manifeste dans les propos du commandant adressés à Batouala, où il insiste sur la supériorité de la race blanche : « *C'est pour ça que le dernier des blancs sera toujours supérieur au premier des nègres* » (Maran, 1921 : p. 83).

Le portrait des Blancs décrit dans le roman, à travers la voix du chef de village, résume leur caractère de méchanceté et de cruauté, soulignant qu'ils ont menti et n'ont pas tenu leurs promesses concernant la construction des ponts et des routes. « *Eux, ils mentent pour rien. Ils mentent comme on respire, avec méthode et mémoire.* » (*ibid* p.92). En effet, Batouala déclare qu'il dénoncera et condamnera l'injustice des colons jusqu'à son dernier souffle, ce qui est clairement exprimé dans ses délires lors de la scène de sa mort. Voici comment le narrateur nous le décrit : « *Il délirait une fois de plus ; dans son délire, il dit tout ce qu'il avait à reprocher aux Blancs : mensonges, cruauté, manque de logique, hypocrisie* » (*ibid* : p. 182).

Pourtant, les Blancs n'ont accordé aucune importance à la soumission des Noirs ; au contraire, ils ont même été plus violents. C'est pour cela que l'auteur blâme les tribus africaines, qui étaient divisées par des querelles. Il les invite à se réunir et à mettre fin à ces conflits pour affronter les colons et leurs injustices: « *Un jour... qui n'est pas près de luire lorsque banziris, yakomas, gobous, sabangas, dacpas, enfin tous ceux qui parlent banda, mandjia ou sango, ayant renoncé à leurs anciennes querelles* » (ibid : p.87).

A tel point qu'au moment de sa publication, le roman a été sévèrement critiqué. L'impact de Batouala a été si fort sur les autorités coloniales en métropole que des condamnations ont rapidement été prononcées à son encontre, ce qui a conduit à son interdiction de diffusion en Afrique, de peur de ses effets jugés dangereux sur les colons et le gouvernement colonial. René Maran a dénoncé les violences coloniales, même à travers les rapports qu'il adressait souvent à l'administration coloniale en métropole. Maran a payé cher ses propos, ses idées et sa dénonciation du système colonial ainsi que de l'oppression du peuple africain. En fin de compte, il a choisi de démissionner et de poursuivre sa voix en tant que défenseur des droits des Noirs à travers la littérature.

Conclusion

En traitant de la vie des indigènes dans un des pays africains colonisés, il semble que René Maran présente, d'un point de vue politique, son témoignage à partir de sa position en tant que fonctionnaire dans l'administration coloniale. L'œuvre peut alors être considérée comme un document historique, un témoignage de l'époque coloniale. Batouala reflète une situation réelle et vécue, riche en précisions historiques, sociales et politiques. Sur le plan littéraire, cette œuvre annonce sans doute la naissance d'une littérature africaine authentique et a plus tard contribué à animer des débats organisés par des groupes de jeunes Noirs en exil autour de questions telles que l'identité noire et ses revendications pour mettre fin à l'exploitation des peuples colonisés en Afrique. Batouala a encouragé les intellectuels africains dans leur combat

pour les droits des Noirs dans le monde. En tant que fruit de ces efforts d'écrivains noirs, le mouvement de Négritude a vu le jour, représentant pour eux un outil littéraire et politique efficace dans leur lutte contre la domination occidentale, avec Maran se considérant comme l'un de ses principaux précurseurs.

Références bibliographiques

- GUMENDEGO, Maurice. Le roman Batouala de René Maran : portrait satirique du colonisateur. *Francofonia*, 10, 2001, 61-77.
- James P. DAUGHTON. Témoignages sur la violence coloniale : la campagne internationale menée dans l'entre-deux-guerres contre le travail forcé. *Revue de la Shoah*, 2008/2, n° 189.
- KI-ZERBO ,Joseph. Histoire de l'Afrique noire , Paris, Hatier, 1974, p.205-207.
- LAURENT, Dornel. Guerre mondiale (première) : le rôle des colonies. *Encyclopædia Universalis*, 2019.
- MARAN, René. Batouala. Albin Michel, Paris, 1921.
- MARAN ,René .Un homme pareil aux autres . Albin Michel, Paris ,1947 .
- MAIGA, Aboubacar Abdoulwahido. Le discours raciste des voyageurs français en Afrique coloniale (et ses continuateurs africains). Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako.
- MICHEL, Marc. Les Africains et la Grande Guerre : L'appel à l'Afrique (1914-1918). Karthala, Paris, 2003.
- RIESZ, Janos.De la littérature coloniale à la littérature africaine .Prétextes, contextes, intertextes. Karthala ,Paris , 2007.
- SOHI, Blesson Florent. (2011). Batouala, une source pour l'historien. *Rev. iv.hist.*, n° 19, 2011.
- SAID, Tasra. Le roman colonial : ruptures fondatrices. *Littérature & Sciences Humaines*, 2019. hal-02410614.
- VIIGINE, Brinker. Redécouvrir Batouala : roman anti-colonial, 2009.